

La Lettre du haïku

Ploc



82

Prochaines parutions :

- fin septembre 2016 : *Plocj la Revue du haïku* n° 66
- mi septembre 2016 : *Plocj la Lettre du haïku* n° 82
- fin octobre 2016 : *Plocj la Revue du haïku* n° 67

Message de Sam Cannarozzi :

Bonjour,

Comme source d'inspiration pour mon prochain **PLOCi** je propose

“ On ne peut admirer en même temps la lune, la neige et les fleurs. ”

Proverbe japonais

“ Ne soyez pas arrogant. Le cercle parfait de la lune ne dure qu'une nuit. ”

Sengai Gibon (仙_義梵 1750 – 1837),

moine japonais adepte de la secte - Rinzai 臨在宗, l'une des trois écoles principales du bouddhisme zen au Japon.

Envoi pour le 10 septembre au plus tard à : sam@samcannarozzi.com

Merci !

Samou yada CANNAROZZI



Actes sud, traduit de l'anglais (Australie)
par France Camus-Pichon, 2016, 432 p., 23 €.

L'Idéal était un bouquet de roses peint sur les portes d'un camp de prisonniers. (Imre Kertész)

Non, ne jamais lire les best-sellers ! Et pas forcément le prix Goncourt ! Mais plutôt se risquer sur un chemin de traverse, un petit sentier non fléché, un détour de lecture libre. Par exemple, ce roman passé quasiment inaperçu, malgré le clin d'œil appuyé de son titre *La Route étroite vers le nord lointain*, que signe l'Australien Richard Flanagan et qui renvoie, bien entendu, au fameux haïbun de Bashô, connu en France sous le titre *La Sente étroite du Bout-du-Monde* (*Oku no hosomichi* 奥の細道). Convergence révélatrice et féconde.

Il y a la guerre que l'on fait et la guerre que l'on raconte. Avec un abîme de stupéfaction entre les deux, tant le langage se refuse à certaines expériences extrêmes. Lorsque l'expression vient à manquer, c'est là que le haïku et sa bulle de mots suggestifs peut surgir. Il est rare qu'un roman inclue des haïkus dans son récit. Et il est encore plus rare qu'un bon roman inclue de bons haïkus. L'ouvrage de Richard Flanagan y parvient sans proclamation abstraite. Les menus faits sont là, les détails crient. Il existe des haïkus de guerre (*sensô haiku* 戦争俳句). *En pleine figure* (éditions Bruno Doucey, 2013), la précieuse anthologie de haïkus sur la guerre de 1914-1918, réunie par Dominique Chipot, en témoigne. Dans *Chroniques de l'éclair* (Le Veilleur éditions, 2003), j'ai essayé, au fil d'un « poème romanesque », de réinventer les journaux intimes, lettres et haïkus composés par les pilotes kamikazes durant la Seconde Guerre mondiale (sans adhésion idéologique). Et c'est justement à un épisode mal connu de cette Seconde Guerre mondiale que se rapporte le roman de Flanagan : l'enfer d'un camp de travail japonais au fin fond du Siam/Thaïlande en 1941. L'œuvre, qui a demandé douze années (12 !) d'élaboration, est dédiée « Au prisonnier *san byaku sanjû go* », c'est-à-dire au prisonnier 335, qui n'est autre que le père du romancier : Dorrigo Evans dans le livre.

Récit terrible mettant en scène Dorrigio et ses camarades prisonniers : faim, brimades, soif, sévices, chaleur implacable, choléra, pellagre, bérubéri, tortures physiques ou morales... Ténacité et désespoir de ces hommes exténués, véritables bêtes de somme, que les Japonais emploient à construire « la Voie ferrée de la Mort » à travers la jungle hostile : « Un chemin de fer chimérique, né du désespoir et du fanatisme, fait de mythes et d'illusions autant que de bois et d'acier et de ces milliers de vies sacrifiées... » On sort de cette lecture sonné, suffoqué et désarmé, car la lecture en profondeur *désarme*. Et l'on saisit mieux le haïku de Bashô qui sert d'épigraphe au roman :

Une abeille s'envole, titubante, de la pivoine.

Carnage des corps et ravage des esprits... Chemin d'épreuves de guerre ponctué, de loin en loin, par quelques haïkus – épreuves et détours tout autres que ceux de Bashô sur sa route ascétique :

Un monde de douleur – si le cerisier fleurit, il fleurit.

Cette fameuse « ligne » est aussi à déchiffrer comme la métaphore de la *ligne* d'écriture tentée par le silence : « Sur son lit de mort, Shisui, l'auteur de haïkus du XVIII^e siècle, avait finalement répondu à ceux qui lui demandaient un ultime poème, saisissant son pinceau pour le peindre avant de mourir. Sur la feuille, ses disciples stupéfaits virent qu'il avait peint un cercle.



»

Signe de la vacuité ? Ou figure de la « sansfinitude » selon le mot inventé par l'auteur ? On se souvient de la question – lancinante comme une chanson de marche éteinte – que pose le philosophe Alain (il avait traversé une autre guerre, celle de 14-18) dans *Mars* ou *La Guerre jugée* :

« Dis-moi, qu'as-tu appris à la guerre ? »

Flanagan pourrait répondre tout bas : rien. Ou si peu. En si peu de mots dérobés. Rien du tout sinon peut-être cette *bouée de survie* qu'est l'écriture et, singulièrement, celle du haïku. Et revient en mémoire ce bref poème de Saito Sanki, haïkiste antimilitariste (il fut arrêté à cause de ses idées) – un haïku non cité dans le roman – qui dit tout en quelques syllabes détonantes :

機関銃眉間に赤き花が咲く

Kikanjû

miken ni akaki

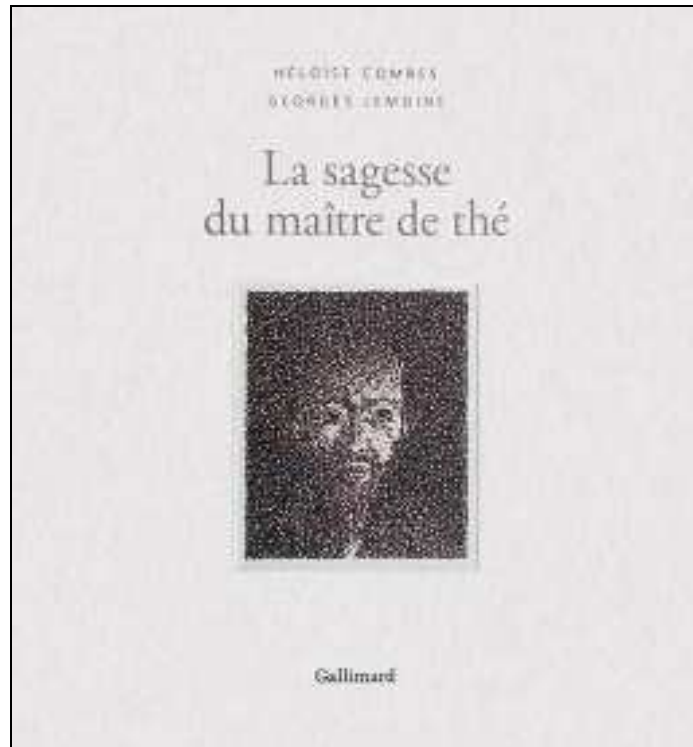
hana ga saku

La mitrailleuse – Une fleur rouge qui éclot entre les deux yeux ! (Trad. R.H.)

Par bonheur, une figure féminine, « Amy, amante, amour », vient éclairer cet ouvrage polyphonique qui avance par chapitres brefs et qui revient en arrière par flashes de mémoire. Et, pour ne rien déflorer de l'histoire, j'en suggérerai seulement le parcours en scrutant la photo qui illustre la couverture du livre. On y voit cette femme en bleu à la bouche rouge vif, prise ou plutôt *surprise* à l'instant précis où elle esquisse le geste de se retourner. C'est l'art tout japonais de la « beauté-qui-se-retourne » *mikaeri bijin* 見返り美人, de la même façon qu'un écrivain ou un poète sait se retourner sur son passé pour le sublimer : « Un homme heureux n'a pas de passé, un homme malheureux ne possède rien d'autre », écrit Flanagan. Souvenir cathartique.

Seuls la lune et moi sur notre pont de rencontre, solitaires, prenant froid. (Tagami Kikusha)

Que découvre-t-on en p. 39 de ce roman ? « Un grand livre vous incite à relire votre âme. » Relisez. Relisez cette âme en chemin, marquée d'un brin d'herbe sèche.



Gallimard, 2015, 22 p., 18 €.

à Kriss.

Le charme le plus ancien qui soit : la puissance du conte. (Imre Kertész)

Laissez-vous tomber, un instant, votre belle tablette multifonction ? Lèvez-vous, cinq minutes, les yeux de votre écran encombré du tout-info ? Accepterez-vous de lire un livre ? Un petit livre dont les bavards réseaux sociaux ne parlent pas. Un tout petit livre. Quelques pages – onze (11 !) pages seulement de textes et vingt-deux (22 !), au total, avec les illustrations – si ce n'est pas trop vous demander ?

Pour servir l'ouvrage, il fallait cette édition sobre, cette couverture illustrée en creux (par emboutissage), ces deux rabats à texte, ce papier lithographique au nom délicieux de *Tintoretto* 140 g, ces dessins à l'encre de Chine (le dessinateur corrige avec humour : « à l'encre du Japon »). Les informations données sur les rabats vous apprennent non sans étonnement la genèse de l'œuvre : c'est une bouilloire en fonte japonaise, décorée d'une chaumière, d'un haut cèdre sur fond de montagne (elle apparaît, dessinée avec sa patine, à la toute fin du recueil) qui a été à l'origine du projet artistique. Et les dessins minutieux de Georges Lemoine ont attendu pendant quinze années (15 !) le limpide texte – prose ponctuée de haïkus – d'Héloïse Combes qui les accompagne. L'art a ses secrets de cheminement que la Rolex ignore.

*La bouilloire en fonte
Referme son lourd couvercle
Sur l'instant qui passe.*

Le titre de ce conte, *La Sagesse du maître de thé*, pouvait faire craindre le pire : philosophie de bazar, sagesse de supermarché, livre marketing de mauvaise vulgarisation. Il n'en est rien. Si le conte est bien, à en croire Pascal Quignard, « un morceau qui est resté du rêve », dans ces pages nous est donné un pur fragment onirique. En la matière, le modèle reste incontestablement *Conte* de Rimbaud dans *Illuminations*, qui commence par cette magnifique attaque : « Un Prince était vexé de ne s'être employé jamais qu'à la perfection des générosités vulgaires. Il prévoyait d'étonnantes révolutions de l'amour, et soupçonnait ses femmes de pouvoir mieux que cette complaisance agrémentée de ciel et de luxe. » Et qui s'achève par la fameuse formule : « La musique savante manque à notre désir. » Rien n'est plus difficile que de retrouver la petite musique du conte poétique ; aussi faut-il une certaine disposition d'écriture pour parvenir à pareille épure mélodique qui revivifie le genre littéraire.

Un conte tout en délicatesse suggestive. L'incipit vous tire doucement par l'oreille selon la tradition orale du conte : « On dit qu'il vit dans les montagnes. » Quel est donc cet étrange personnage vers qui montent les voyageurs de la vallée ? Et pour quelle cérémonie ? C'est un *sennin* 仙人, c'est-à-dire à la fois un sage, un ermite et un magicien (dans le caractère sino-japonais qui sert à tracer le mot, on reconnaît l'homme 人 associé à la montagne 山). Sa boisson « extirpe du néant les rêves de paix. » Démarche initiatique. D'après Bruno Bettelheim, le conte est « un miroir magique qui reflète certains aspects de notre univers intérieur et des démarches qu'exige notre passage de l'immaturité à la maturité ». Et le « on dit » qui relance par intervalle – douze fois (12 !) – le récit n'y est plus une simple anaphore, mais se change en formule incantatoire qui fait se lever les images et les ombres dans un style du chuchotement. Il est bon de lire à mi-voix cette *prose de l'imperceptible* en laissant affleurer le songe, le silence et leur saveur. Ici, la langue, sans apprêt ni artifice, rejoint d'instinct la conception japonaise selon laquelle les mots sont bien plus que des mots et redeviennent des éléments magiques : « mot-esprit » *kotodama* 言霊. Le charme de ce récit, c'est sa déroutante simplicité, son écriture apparemment naïve et si dépouillée qu'on pourrait la qualifier d'écriture *blanche* ; « clarté d'expression » *heimei* 平明. Les dessins en noir et blanc de Georges Lemoine vibrent d'un pointillisme serré, en pointe d'épingle et fourmillant jusqu'à l'hallucination, qui s'accorde aux échos finement diffractés des haïkus. Dès lors, ce conte apparaît comme éclairé de l'intérieur par une lumière diffuse et fervente :

*La flamme orangée
De la lanterne en papier
Peuple le silence.*

On dit que ce petit livre est une clairière musicale qui pénètre vos poumons. Et vous respirez plus large. On dit que ce petit livre est une bouilloire de vocables et que sa phrase siffle des mélodies insoupçonnées. Moi, je n'en sais rien : je ne fais que répéter ce qu'on dit. On dit que, la nuit, ce petit livre sort de votre bibliothèque, marche au plafond de votre chambre. Et s'envole. On dit que ce petit livre est un oiseau migrateur qui vient se poser entre vos deux oreilles. On dit que la sagesse n'est peut-être rien d'autre qu'un parfum subtil comme celui d'un thé. On dit qu'un bon livre se risque jusqu'à « l'Inquestionnable » *muka* 無か. C'est quoi, l'Inquestionnable ? Vous m'en demandez trop. On dit qu'on ne peut pas tout dire.

*Paroles de vent !
Au loin les sommets bleutés
Se taisent et sourient.*

L'ouvrage refermé, il semble que la musique savante manque un peu moins à votre désir. Lire ? Décoller, sourire et se taire.

Roland HALBERT

Chemins des trois îles... : Haïkus et tercets des jours de marche, de Yann Redor

Par Danièle Duteil



*Préface de Françoise Lonquety, Éditions unicity, 2016, 14,00 €.
ISBN : 978-2-37355-040-5.*

La vie sort de l'eau, déclare Yann Redor dans son avant-propos au recueil *Chemin des trois îles...* Je ne le contredirai pas, moi qui suis née sur une île minuscule et qui sais comme elle s'accroche au moindre rocher.

Chemin de Crête. Un parfum d'Orient court entre les pages, alors que le vent ouvre la porte. Le décor est planté : chant du coq, aboiements, vagues bleues, vent, pope et monastère. On offre du pain et des fruits au pèlerin inconnu. La Crête en arrière-saison montre à nouveau son vrai visage, sauvage, rude et apaisant...

Dans la caverne / attendant que la pluie cesse / la chèvre et l'homme

Tel Santôka, ou le *Petit-Poucet rêveur* de Rimbaud¹, Yann Redor égrène ses haïkus au bord des sentiers, au gré de ses rencontres et des paysages traversés. Son inspiration naît de ses contemplations sous le vent, le soleil, ou à la belle étoile :

Dormir / sur ce chemin / la nuit est confortable

Chemin de La Réunion. Ici aussi l'accueil est hospitalier : Marie ouvre sa porte et raconte son île : *son histoire, ses habitants, les Créoles et les Zoreilles qui la peuplent* tandis que, sur les sommets, passent et repassent les nuages, entre deux trouées bleues ; parfois, s'échappe un oiseau :

Dans un rayon de soleil / un paille-en-queue / descend du ciel

La nature est ici si prégnante que le marcheur n'a pas le temps de s'appesantir sur quelque *crampe à l'âme* : le voilà déjà, à la première halte, sifflant *Carmina Burana* aux oiseaux, ou échangeant un sourire avec un autre randonneur sur sa route. À moins qu'un spectacle grandiose force le respect et ne laisse interdit l'homme face aux forces naturelles...

Nuages de sel / sur de gigantesques galets / les vagues se brisent

Chemin de Madère. Là encore la nature est gigantesque. Mais l'aventurier chausse ses semelles de vent, *passant par-dessus les nuages, [...], et quelquefois dedans.* Je revois ces pistes de crêtes coupées de chapelets de nuages, alors que tout en bas la mer flanque ses énormes rouleaux sur les rochers. Bien sûr, face à un tel déploiement de puissance vitale, la modestie s'impose :

Nu et rikiki / leurs rires de me voir là / sous la cascade

Dans ces îles, l'excursionniste doit se lever de bon matin, ou s'orienter du bon côté, pour ne pas être trop tôt rattrapé par quelque nuage toujours prêt à dévorer le paysage. Troublant effet des éléments en mouvance ...

Le ciel la mer ou les nuages / je ne sais pas ce que je vois

Qu'importe le jeu d'illusions, d'autres sensations fortes attendent le touriste, quand le *vin de Madère chaud* enivre la halte, sur un fond de fado, jusqu'à faire naître d'autres mirages.

¹ Arthur Rimbaud (1854-1891) : *Ma Bohème (Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course. Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse. - Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou...)*

Lorsque, de l'autre côté des mers, parviennent de sombres nouvelles, *des tirs des bombes, qu'il m'est facile de haïr*, murmure Yann. Réaction naturelle : alors que le monde déploie tant de beautés, pourquoi cette noirceur prend-t-elle parfois racine au cœur de l'humain ?

Que le poète continue de nous élever *au sommet des crêtes*, pour reprendre l'expression de Françoise Lonquety dans sa préface, et qu'il soit remercié pour ce partage de bienfaisantes bouffées d'oxygène, au détour de superbes haïkus et photographies.

Graines de vent n° 4. Printemps 2016

Eaux dormantes

Par Danièle Duteil



*Livre-Revue du Collectif « Graines de vent »,
sous la direction d'Hélène Phung, 17,00 €. ISBN : 978-2-918566-48-9.*

Les eaux dormantes cachent bien leur jeu. Pour qui néglige de s'attarder à la lisière de ce monde en apparence assoupi, rien ne semble se passer. C'est aller un peu vite en besogne ! Le collectif *Vents de haïku* sait combien la fréquentation des bassins, étangs, salines et autres plans d'eau, peut réserver de surprises. Contre toute attente, la vie pullule en ces lieux que hante encore et toujours la modeste grenouille de Bashô. Sa sympathique silhouette, croquée lestement par Jessica Tremblay dans sa BD *Viel étang*, surgit, pour notre plus grand plaisir, dans les pages centrales.

Le recueil se décline en cinq parties.

Ciels et Reflets donne la parole à Frédérique Leriche, Alizirine Blandine et Stéphane Berdah, pour quelques détours en Brenne, Sologne, tourbières, mondes enchantés où déambulent sans vergogne trolls ou batraciens.

sur l'eau enciellée / les canards migrent lentement / la bonde immobile (F. L.)

odeurs de terrier / au pied de l'arbre moussu / la nappe remonte (A. B.)
la pomme rainette / rebondit sous le pommier / non une grenouille (S. B.)

Dans *Faune et Flore*, Claudine Baissière, Joëlle Ginoux-Duvivier, Joséphine Laurens, Chantal Ferdinand et Marie-Hélène Castello perpétuent le chant originel des sphères aquatiques où la vie prend forme.

les lentilles d'eau / mille oreilles de Mickey / l'étang nous espionne (C. B.)
des araignées d'eau / patinent sur le bassin / les carpes curieuses (J. G.-D.)
la journée s'éteint / dans un coassement vert / lune dans la mare (J. L.)
les carrés magiques / des marais de Guérande / un héron se pose (C. F.)
l'iris des marais / côtoie le typha rigide / rainette en suspens (M.-H. C.)

KAERU la grenouille conjugue à loisir la gent batracienne. Hélène Phung rappelle, dans *La grenouille de Bashô (ou les débats à propos du fameux « Ploc ! »)*, que notre KAERU (grenouille « en Japonais courant »), est au cœur de bien des légendes, escortée de son compère *Con coc* (désignant le crapaud au Vietnam). Ils sont les symboles de la métamorphose, de la régénération et du retour... à la réalité de ce bas monde. Hélène Phung révèle sa propre interprétation du « PLOC ! » produit par le plongeon de la célèbre grenouille du XVII^e siècle. Jean-Louis Chartrain relate sa première « pêche à la grenouille » ; Benoît Robail se remémore les comptines qui faisaient aussi la part belle aux crapauds ; Gérard Maréchal propose « un tricotage de grenouilles au fil des saisons et des mots » ; Bénédicte Lefeuvre a parcouru, dans son Limousin natal, cours d'eau, rivières et étangs, prêtant parfois son oreille, au bord d'un lavoir, à quelque récit d'antan ; quant à Allal Taleb, il a retenu, des leçons avisées de sa mère quand il était enfant, que la grenouille devait être protégée sous peine de voir s'abattre sur les têtes des contrevenants « mille malédictions ».

Julie Turconi, Hélène Phung et moi-même, esquissons, dans *Rizières & Marigots*, des paysages aquatiques de territoires envoûtants, proches ou lointains, forêt de Brocéliande, Québec, Terre d'Arnhem, Vietnam, Inde, Népal...

de gros ouaouarons / mugissent dans les battures / au loin, le fleuve (J. T., Québec).*
la panse des buffles / dans l'eau croupie des rizières / femmes au travail (D. D., Vietnam)
gobelet de thé / toutes les eaux du Népal / finissent dans ma gorge (H. P., Nagarkhot, Népal)

Les illustrations de Joëlle Ginoux-Duvivier, parsèment les pages de leur trait enlevé et si agréable, tandis que les photographies de Gil Gautier donnent encore plus de poésie à la poésie, nous apprenant à « ouvrir l'œil » d'une autre manière. On remarque aussi, en page 88, le splendide haïga « rizières de Ba Be », d'Hélène Phung.

Empressez-vous de vous rafraîchir dans la mare aux grenouilles !

Juste la douceur du vent : Haïku de Christian Cosberg

Par Danièle Duteil



*Préface de Vincent Hoarau, photos de Fitaki Linpé ; Éd. Tapuscrits, mai 2016. 11,60 €.
ISBN : 979-10-94418-20-8*

Comme toujours, quand je commence à parcourir un livre, je me plais à faire l'inventaire des titres des différentes parties. Ce recueil en comporte cinq. Il débute comme un jeu de piste, avec *Carte au trésor*, se poursuit à la manière d'un conte de fées, annonçant *La petite mouche et le printemps*, devient énigmatique avec *Les grands réservoirs*, prend ensuite la forme d'un roman policier, titrant *Le dernier verre de saké*, pour trouver un dénouement paisible introduit par *Juste la douceur du vent*, faisant écho à l'intitulé de l'ensemble.

Christian Cosberg convie d'abord ses lecteurs et lectrices à une redécouverte du monde qui semblait sommeiller dans la nuit hivernale.

premiers matins / du soleil frais inlassablement / repeint la plaine

Les quatre éléments sont bien au rendez vous, le feu de la lumière renaissante, l'eau de la neige, *les torgnoles du grand vent*, le mille-pattes surgi des tréfonds de la terre. Un éveil qui s'accompagne aussi d'une fête des sens : éclat de robes, parfums de fleurs, de fruits rouges, chaleur du brasero, musique de l'averse sur les vitres... Chaque haïku à lui seul est une gourmandise et une célébration de la vie qui renaît de ses cendres :

de la vieille lampe frottée / sort / une petite mouche

La métamorphose s'opère en secret, entre les gouttes et le silence qui s'ouvre pour un chant d'oiseau.

Au détour de quelque page, fleurit parfois un tanka :

- *le parfum d'un iris / et soudain / la tête me tourne / elle se tient donc là / mon enfance !*

L'été annonce la plénitude, mais la saison porte déjà en elle sa fin. À nouveau, le monde est en attente, tels ces *grands réservoirs* sous la chaleur estivale :

jardin en friche / un vieux silence / monte dans les saules

Il y a dans l'air un je ne sais quoi qui échappe, fuite du temps, *un jour jeune l'autre vieux*, passage des êtres...

cette fille / une forêt / dans le vent

Mais, que résonne le cri des cigales et l'été prend des allures de fête : *l'odeur d'un figuier* suspend le pas, la nuit éclate en myriades d'étoiles, la vie sourd par tous les interstices. Au chant du dehors répondent les balbutiements de rencontres intimistes.

L'automne révèle enfin son goût aigre-doux de soirées solitaires, aux parfums de pommes et de figues, traversés d'une pensée qu'on souhaiterait partager :

lune rousse / je n'aurais caressé / que le chat du parking

L'ivresse estivale retombée, la tentation est forte de la retrouver dans *un verre de saké bu à toutes petites gorgées*. Après, après... *l'homme pioche dans ses souvenirs* pour accompagner les longs silences de l'existence, en écoutant le vent.

Lecteur, lectrice, suivez le conseil de Vincent Hoarau dans sa préface, qui vous invite à *lire lentement, sans vous hâter*. Ainsi, vous laisserez éclater en bouche toutes les notes goûteuses de *Juste la douceur du vent*. Vous savourerez aussi au fil des pages

les photos elliptiques de Fitaki Linpé : peut-être au creux des marges assisterez-vous
à l'éclosion de votre propre haïku.

Haïkus du marais

Lucien Guignabel

S'il y a un recueil de haïkus qui donne la place primordiale à la nature, c'est bien ce livre léger comme une plume que l'on peut emporter partout avec soi. En effet, dans cette balade à travers les quatre saisons au rythme lent du marais, l'homme n'apparaît qu'en de rares occasions, par les traces qu'il laisse, un *champ labouré* ou des *coups de masse* ou des *fleurs artificielles*, le mot relevé sur une ardoise « *Marcel pas de pain* », cette explosion de joie inattendue,

*Elle court et rit
bras tendus vers le ciel
les peupliers neigent*

mais il ne peut s'empêcher de montrer ses trophées,

*Cabane de pêche
douze têtes de brochet
clouées sur les planches*

Le marais, monde à part, vit à son propre rythme.

*Ventre bedonnant
le frêne têtard digère
le barbelé rouillé*

Lucien Guignabel en grand observateur, nous montre à quel point la vie s'y manifeste partout, sur la terre ferme, dans l'eau, dans l'air. Plus d'une vingtaine d'insectes, oiseaux, animaux terrestres et aquatiques sont évoqués avec la tendresse d'un poète.

*Abeilles et guêpes
à petits pas sur le sable
ensemble vont boire*

*Libellule bleue
ses fines ailes frémissent
comme tes cils noirs*

*En soie noir-bleu
les corbeaux endimanchés
se mêlent aux mouettes*

Il y a aussi ce qui se dégrade et meurt dans le marais :

*Dans l'étang vidé / le squelette pétrifié / d'une barque grise
Ancienne tempête / ossuaire de bois blanc / tout autour du pré
Le hibou noyé / semble boire sur la rive / les moucherons dansent*

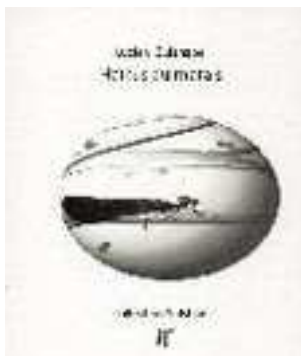
L'eau, élément central qui a dessiné le paysage existe sous la forme d'étang, de lac, de canal, et complétant le tableau, la flore n'est pas en reste :

*Autour de la mare
les petites étoiles blanches
des fleurs de sureau*

*La source entre les pierres
l'odeur fraîche de la menthe
au pied des campanules*

L'essence du marais en 11X13.

Marie-Louise Montignot



Haïkus du marais / Lucien Guignabel ; postface de Danièle Duteil

Association francophone de haïku, 2016

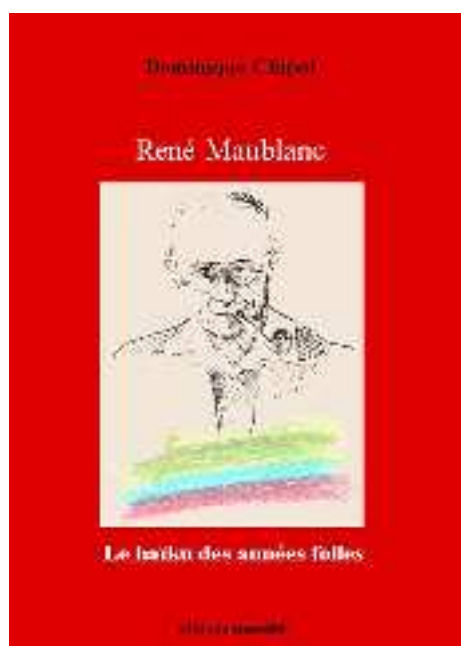
coll. Solstice ; 59 p. : couv. ill. par Bikko

ISBN / 979-10-93318-04-2 : 8 € - 12 \$CAD

Dominique Chipot

René Maublanc : Le haïku des années folles

Par Danièle Duteil



Éditions unicity, mars 2016, 18.00 €. ISBN : 978-2-372-355-032-0

Cet ouvrage de Dominique Chipot trace, à partir d'échanges de courrier entre René Maublanc et son élève et ami André Bocquet, le portrait du poète, philosophe, humaniste, pacifiste et grand diffuseur du haïku. Puis il présente l'œuvre du haïjin *Cent Haïkai* et porte à notre connaissance de nombreux inédits, auxquels il a pu accéder, assortis de commentaires. Il dresse enfin un état des lieux du haïku en France dans les années 20, s'appuyant sur des échanges épistolaires entre René Maublanc et ses amis, ainsi que sur des articles de presse.

Les événements qui ont jalonné la vie de René Maublanc sont multiples. Ils ont forgé l'intellectuel et homme d'action engagé qu'il n'a cessé d'être.

L'« humaniste nantais » naît en 1891 dans un milieu social bourgeois intellectuel. Après ses études au lycée de Nantes, il obtient son bac de philosophie à Rennes (1908) et intègre le Lycée Louis-Legendre à Paris ; en 1911, il est reçu à l'École normale supérieure.

C'est l'heure de la Grande Guerre. Réformé pour myopie, il sera toujours tourmenté par la mort au combat de deux de ses amis : il en témoignera dans la revue *La gerbe* de septembre 1919.

Il obtient son premier poste de professeur de philosophie à Épernay, où il devient aussi secrétaire de La Ligue des Droits de l'homme, rencontrant Paul-Louis Couchoud et Julien Vocance. À leurs côtés, il s'initie déjà au haïkaï.

Il enseigne ensuite un an à Alger, puis à Reims, où il étudie avec Jules Romains la paraoptique. De surcroît, il collabore à la revue *Le Pampre*, publication des frères Druart, et diffuse le haïkaï. Il est également séduit par le mouvement littéraire et la revue *Le Grand Jeu*.

Sa carrière de professeur sera régulièrement interrompue pour raisons diverses, notamment à cause de ses prises de position à contre-courant de l'idéologie au pouvoir.

René Maublanc joue sur de multiples fronts, enseignant, auteur de romans, poésie, pièces de théâtre, artiste, engagé politique... Il participe à de nombreuses revues : *L'ouest-artiste*, *La Revue française de Prague*, *Europe*, *La Pensée*, *Le Pampre*, anime la publication audacieuse *Le Mouton blanc*. Il coécrit aussi durant de nombreuses années avec Paul-Louis Couchoud : traductions grecques, pièces de théâtre, romans cinématographiques, et poésie brève (surtout jusqu'en 1920). La pièce de théâtre *Les rajeunis* témoigne des interrogations et inquiétudes des deux jeunes intellectuels sur leur époque.

Il s'intéresse à la psychologie, pratique le chant, manie le pinceau, créant ses premiers haïgas parus dans la revue *Le Pampre* en 1923. La même année, il compile dans cette revue sa fameuse *Anthologie-Bibliographie du haïku*, ainsi que « les articles et ouvrages consacrés à la littérature japonaise depuis la fin du XIX^e siècle. ».

En 1924, il publie son recueil *Cent haïkaï* et entretient des échanges franco-japonais autour du haïku.

De 1926 à 1934, il assure quelques cours, un préceptorat et enseigne à L'École Alsacienne de Paris. Militant convaincu, il participe, aux côtés d'Henri Wallon, au « Cercle de la Russie neuve », et diffuse le marxisme. Sa participation à des manifestations contre la montée du fascisme lui vaut un limogeage. Comme pour beaucoup d'intellectuels de l'époque, l'idéologie communiste représente pour lui un espoir pour la lutte contre les discriminations et inégalités sociales.

Il s'insurge aussi contre le colonialisme (l'exposition coloniale de 1931 le scandalise, tout comme les surréalistes), s'engage dans des mouvements antifascistes, publiant dans la revue *Commune*, est réintégré comme professeur à Beauvais, en 1935, puis au Lycée Henri IV à Paris en 1936. Cette année est celle de la publication, par le Bureau d'éditions, de son pamphlet *Le pacifisme et les intellectuels*.

Ses parutions engagées se répartissent en trois groupes : « la lutte des classes expliquée aux enfants, front populaire et complots de cagouards, morale et liberté. ».

Après guerre, il défend l'école laïque et républicaine et, dans *Le marxisme et la liberté*, soutient que « la société sans classes peut seule permettre une liberté qui soit digne de ce nom. »

Participant au journal clandestin *l'Université libre*, il s'oppose aux arrestations et persécutions menées contre les militants antifascistes. En 1942, révoqué de l'enseignement, il entre dans la Résistance, sous le nom de Lenoir.

Rédacteur de *La Pensée libre* ensuite, il adhère au Parti communiste. Mais sa position est inconfortable : « bourgeois révolutionnaire, je risque d'être suspect à la fois aux révolutionnaires et aux bourgeois. »

À la libération, il devient chef du cabinet d'Henri Wallon provisoirement Secrétaire Général du ministère de l'Éducation nationale. Il défend l'idée d'une réforme de l'enseignement qui instaure l'égalité des chances pour tous les enfants. Réintégré au Lycée Henri IV à Paris, il y reste quelques années, avant de se retirer à l'âge de 65 ans, laissant le souvenir d'un brillant pédagogue attaché à la liberté d'esprit. Il meurt quatre ans plus tard.

Pluie sur la mer.
Sur un clapotis de vagues,
Un cliquetis de gouttes.

(Sauzon, « La mer »)

La deuxième partie du présent ouvrage publie *Cent haïkai* (Maupré, éditions du Mouton Blanc, 1924). L'avertissement précise que l'auteur « a tâché que ses haïkaïs ne fussent point de simples phrases de prose coupées arbitrairement en trois, mais que cette tripartition répondît vraiment à des coupures de la pensée, donc à une nécessité interne ». On lit plus loin encore : « ...on n'a pas cru, à cause des excessives différences entre la langue du Japon et la nôtre, qu'une règle de métrique utilisée en Extrême-Orient dût par là nécessairement s'imposer en France. ».

Cent haïkai est organisé en six volets : « Les bêtes et les gens », « La nature », « Les saisons », « La mer », « L'amour », « La mort ».

Au piano.
Quatre mains
Un seul cœur.

(« L'amour »)

L'escalier de bois,
Son écho me fait mal.
Nous le montions ensemble

(« La mort »)

Les haïkus sont suivis de notes de Dominique Chipot : dates d'écriture, version initiale et corrections apportées par René Maublanc, commentaires sur la (re)formulation (la place des mots, leur choix, le passage d'un temps à un autre...),

circonstances d'écriture... Le travail de réflexion met en évidence les efforts fournis par l'auteur pour oublier l'esprit de notre poésie française, en particulier ce qui peut apparaître « trop poétique » pour un haïku, ou superflu. Dominique Chipot dit de René Maublanc haïjin : « Toujours à la recherche du mot juste à la juste place. ».

Les corrections apportées vont dans le sens de la concision, elles donnent plus de légèreté et de puissance suggestive.

Les tercets ne sont pas toujours des haïkus, mais Dominique Chipot précise que l'époque apprivoisait tout juste le genre. Ils ne sont pas forcément écrits en dix-sept syllabes, encore moins en 5 / 7 / 5, pour les raisons évoquées plus haut.

Dans la section *Autres Haïkaïs* figurent les thèmes suivants : « L'Amour », « Tableaux de Peintre », « Pensées & Constats », « Des Croquis satiriques ». Il s'agit de haïkus retrouvés dans des calepins et petits carnets du haïjin. Dominique Chipot ajoute : « Mais la plupart étaient regroupés dans un paquet emballé de papier rose, écorné et jauni aux extrémités, sur lequel Maublanc avait écrit de sa main *Cent haïkaïs Brouillon du manuscrit*. ». Les pages intitulées « Des Haïkus » correspondent à des haïkus retrouvés dans différentes revues (*La revue belge*, le journal *La volonté*, *Le Nord littéraire*, *Le pampre*...).

Dominique Chipot note que le thème de l'amour occupe une large place : le fait est assez rare dans le haïku d'alors pour être relevé. Il commente également les autres thèmes, montre les évolutions du genre, plus précisément entre haïku satirique et senryû, pointe parfois un mélange des genres.

La dernière partie du livre offre un tableau du haïku des années 20. Le petit poème introduit par Paul-Louis Couchoud au tout début du XX^e siècle, si différent de notre poésie, suscite chez les gens de lettres de la curiosité, soulevant aussi de nombreuses interrogations. Plusieurs publications voient très tôt le jour : la plaquette de haïkus *Au fil de l'eau* de Paul-Louis Couchoud, Albert Poncin et André Faure en 1905 ; *Cent visions de guerre* de Julien Vocance, en 1916 ; l'anthologie de haïkus de Jean Paulhan, diversement appréciée, parue dans la *Nouvelle Revue Française* (NRF) ; l'essai de 1923 de René Maublanc sur le Haï-Kaï français, qui soulève des réactions diverses. Il s'agit encore de définir les spécificités de ce genre « populaire » adapté à la sensibilité occidentale. René Maublanc publie également en 1923 son anthologie de 283 haïkus de 48 auteurs pour la revue *Le pampre*.

Le haïku est un genre nouveau à esquisser, apprivoiser, nommer. Quelle importance lui accorder ? Comment éviter l'écueil de tomber dans trop de banalité ? Quel rythme le haïku français doit-il adopter ? La musicalité est-elle importante ? Quid de la césure ? Malgré ce large questionnement, les poètes, comme de nos jours, n'évitent pas toujours certains travers : phrase pliée, tercet, artifices divers... Et les haïkus d'alors sont dépourvus de kigo. En 1936, Kyoshi Takahama s'étonne de cette lacune : « il ne faut pas oublier le kidaï », ou allusion à la saison. Il y tient d'autant plus que les poètes réformateurs du Japon ont tendance à l'écarter.

Le haïku tombe dans l'oubli en France entre la fin des années 30 et la fin de la Guerre d'Algérie. La première association française de haïku voit le jour en 2003, sur l'initiative de Dominique Chipot et de Daniel Py.

Avec cet ouvrage sur le trop mal connu René Maublanc, Dominique Chipot clôt, dit-il, sa « trilogie consacrée aux premiers haïjins français »¹. Ce travail tisse en même temps le lien entre la tâche accomplie par les pionniers divulgateurs du genre et les poètes du début du XXI^e siècle. Ces derniers ont su donner au petit poème un nouvel essor en France. Aujourd'hui, le haïku a pris une dimension internationale.

¹ Les deux autres volets sont *Au fil de l'eau avec Paul-Louis Couchoud* (l'autoédition de 2013 est disponible sur le site internet de l'auteur : www.dominiquechipot.fr) et *En pleine figure, haïkus de la guerre de 14-18* ; paru aux éditions Bruno Doucey en 2013.

Le reste peut attendre : Haïku

Collectif sous la direction de Francine Chicoine

Par Danièle Duteil



Préface d'Alain Kervern. Éditions David, 1er trim. 2016, 14,95 \$.
« Voix intérieures - haïku ». Publié en format imprimé(s) ou électronique(s).
ISBN : 978-2-89597-539-7 – ISBN : 978-2-89597-566-3 (pdf).

Rien n'est plus variable que la notion de temps : elle est à la fois subjective et cosmologique, selon qu'elle s'applique à l'univers ou à la personne. Elle est perçue différemment d'un individu à un autre, et en fonction de l'âge, des circonstances, des époques, des cultures ou encore des croyances, figurée ici comme un axe linéaire, là sous une forme circulaire. Mais il existe un trait commun à tous les haïkistes : ils et elles connaissent la valeur de l'instant présent, prompt à s'échapper, à basculer du côté du passé, et déjà tout chargé du futur.

Le recueil *Le reste peut attendre* donne la parole à neuf poètes et à un photographe : ce sont autant de regards, de témoignages, sur le monde et sur le temps qu'il nous est donné de vivre.

Claire du Sablon partage-t-elle la conception de Saint-Augustin, qui considérait le temps comme une extension de l'âme ?

Dans *Au fil du temps.*, elle raconte qu'enfant, *les après-midi d'été* [...] lui paraissaient longs et qu'ils se sont soudain rétrécis quand elle est devenue mère. Chacun.e de nous a eu l'occasion de faire ce constat : la conscience du temps s'impose plus aiguë au fur et à mesure que nous avançons en âge. Et l'instant vécu se compose en quelque sorte de la somme d'une multitude de fractions du temps universel, partagé en tous lieux, et d'un temps propre à chacun.e.

Claire du Sablon parle des lieux qu'elle connaît depuis l'enfance, une manière de relier le passé à un présent du même coup dilaté, ou de se relier aux générations qui furent :

vieux cimetière / dans les herbes hautes / je marche sur un ange

Mon refuge, de Carmen Leblanc, célèbre la vie, la beauté de la nature intacte « où se côtoient le minuscule et le majuscule ». Retirée, elle goûte les bienfaits d'un temps modifié, différent, aux silences peuplés de frémissements, ouvert à la magie toujours renouvelée d'un paysage scruté saison après saison.

La présence de l'être humain est ici très discrète, s'effaçant devant la figure du *grand héron* ou le souffle d'une brise automnale. Le temps au chalet se fait à la fois plus lent et plus léger, rythmé par la seule ponctuation cosmique qui recentre sur l'essentiel les animaux civilisés que nous sommes. Du même coup, il nous « reprogramme » au diapason de l'univers.

une couleur d'ambre / à la cime du merisier / l'heure du thé

Dans *Il y a de petits moments...*, Hélène Bouchard décline l'art de savourer le temps, ce nectar fragile et précieux, à petites gorgées. *Les sens aux aguets*, tout devient caresse, ravissement, apaisement... et le temps se fait bulle de lumière ou bulle de musique, se distend à loisir, se fractionne, progresse en pointillés, révèle ses facettes méconnues, épouse la forme de l'être-même, débarrassé de ses pensées parasites, disponible, désencombré :

Il y a de petits moments où une image s'ébroue en pleine lumière, sur trois lignes, pour dévoiler l'intimité de mon âme.

Illusion d'un instant peut-être, si prompt à disparaître qu'un millième de seconde a son importance...

coup de vent / les poèmes s'envolent / avec mon cahier

Christine Gilliet évoque sa double culture, franco-canadienne, dans le passage intitulé *Quand le double « je » se tait*. C'est vrai que la relation au temps et au monde peut paraître bien différente dans le cas d'une double appartenance culturelle. Le temps de là-bas s'ajoute, se superpose peut-être, au temps d'ici, tandis que l'espace, le *chez moi*, le *je*, tout est duel. Même si la personne ne se sent pas forcément expatriée, l'abandon à l'instant présent, que permet le haïku, devient une nécessité vitale, explique l'auteure. Alain Kervern lui-même, dans la préface, estime que *la composition de haïkus est le fruit d'une stupeur primordiale où s'efface toute réelle identité*. Ainsi, lorsque Christine se retrouve *dans le sud de la France*, elle laisse

opérer la magie de l'instant qui livre bientôt ses sons, ses images et ses odeurs, pour réduire peu à peu au silence son double « je ».

baie à marée basse / le blanc des rochers s'envole / avec les goélands

C'est *Au pays du soleil levant*, que Monique Lévesque choisit de cueillir le moment présent, se trouvant comme chez elle en territoire nippon :

Le fait de marcher sur les traces d'écrivains japonais était pour moi le nécessaire aboutissement de ma pratique du haïku...

Sa manière de vivre les différentes expériences, *séjour dans un ryokan*, découverte de l'île de Miyajima, course en taxi... m'a rappelé ce célèbre haïku de Kobayashi Issa :

À l'ombre des fleurs de cerisiers / il n'est plus / d'étrangers¹

Le séjour de Monique Lévesque au Japon réserve pourtant plus d'une surprise...

*toilette du Shinkansen / au lieu de la chasse d'eau / j'actionne l'alarme
bain à Kyoto / devant toutes ces femmes / ma nudité*

Thérèse Bourdages voyage en d'autres contrées plus obscures, s'interrogeant, dans *Ainsi soit-elle*, sur la manière d'accompagner sa mère en fin de vie. La meilleure voie consiste à accorder pleinement son temps à l'être cher en partageant le sien sans concession. Dans ce temps compté, raccourci à l'extrême, la vie trouve pourtant moyen de se raconter, urgence oblige, débarrassée de tout fard :

... nous nous retrouvions elle et moi dans une nudité consentie mutuellement.

Ainsi, sur le mode narratif, la temporalité s'élargit. Simultanément, chaque détail prend des proportions inhabituelles et l'objet le plus banal revêt une importance nouvelle :

chambre 402 / ses pantoufles encore neuves / sous son lit

Pour Claude Rodrigue, dans *Évocation*, l'acuité sensorielle de notre corps est surprenante. Alors qu'on pense avoir oublié un événement du passé, la mémoire des sens le réactive. Il peut alors ressurgir dans les moindres détails. Le haïku, qui correspond à une prise de conscience sensorielle de l'instant présent, modifie le rapport au temps : *comme si je me retrouvais dans la situation évoquée*, confie Claude Rodrigue, qui note encore, je l'ai remarqué aussi, *que les auteurs exploitent inégalement les cinq sens, les poèmes étant davantage inspirés par la vue et par l'ouïe*.

Mais ses haïkus explorent le champ sensoriel dans toute son étendue :
une main sur ma hanche / dans le wagon bondé / une odeur de femme

Odette Boulanger a appris, grâce au haïku, à discerner *Le minuscule dans le quotidien*. Elle ne regarde plus l'existence comme un seul bloc, mais en extrait des

¹ Issa, in Anthologie du poème court japonais, présentation, choix et traduction de Corinne Atlan et Zéno Bianu ; *Poésie*/Gallimard, 2012. ISBN : 978-2-07-041306-5

instants de vie plus intenses qui lui font redécouvrir son environnement, les gestes coutumiers et les moments partagés avec ses proches. Ainsi, le temps, et les événements qui parfois pourraient paraître uniformes, prennent un relief nouveau. On se rend compte finalement que l'attention portée au détail, non seulement permet de vivre plus en profondeur le présent, mais encore convoque le passé dans l'expérience vécue *ici et maintenant* :

dans la falaise / un gastéropode fossile / effleurer ses rainures

Avec *Tous apparentés*, Gibert Banville témoigne de sa compassion pour le règne animal, duquel il se sent très proche :

Comme toute créature, je fais l'objet du processus universel de sélection naturelle.

Élevé au contact de la nature, il a très tôt pris conscience des rythmes vitaux, qui au travers des grands cycles de la création, lui ont appris la notion de temps. Le haïku lui a peut-être enseigné une approche encore plus affinée du monde. En tout cas, il va son chemin, emboîtant ses pas dans ceux des êtres qui l'ont précédé, et montrant aux suivants la route commune.

nouvelle neige / mêlées aux pistes du chat / mes empreintes de pas

Le reste peut attendre, s'ouvre à la manière d'un éventail : chaque pli libère un témoignage, révélant un.e auteur.e, son univers intime, sa manière d'appréhender l'existence et le temps qui passe. Ce temps, les poètes le capturent dans son instantanéité, sachant combien le moment présent vaut d'être vécu intensément afin de rester à jamais gravé dans la mémoire. Les photographies en noir et blanc de Michel Desbiens entretiennent avec les haïkus un dialogue complice, déployant pareillement la poésie de l'éternel et de l'éphémère.

Par Danièle Duteil



Dans son éditorial, Patrick Simon évoque les attirances poétiques qui se sont développées depuis la fin du Moyen-âge entre les poètes occidentaux et « l'orient poétique, de la Méditerranée à l'Extrême-Orient », à l'origine de certaines similitudes présentes de part et d'autre, le vers impair par exemple.

Ce numéro 28 débute par le rappel d'un temps fort du festival international du tanka francophone (Martigues, octobre 2015) : la lecture de tanka d'Ishikawa TOKUKOBU (1885-1912) par Martine Gonfalone-Modigliani, sur fond musical de « shamilélé », instrument proche du shamisen, conçu et joué par Fabien Gonfalone ; lecture de quelques tanka en japonais réalisée par le poète Byo Okuda.

Patrick Simon propose ensuite un intéressant article intitulé *Japon : des journaux poétiques aux poètes féminins d'aujourd'hui*, présentant quelques journaux anciens importants de femmes (*Kagerô nikki*, *Makura no sôchi*, *Murasaki shikubu nikki*...) avant d'aborder quelques poètes japonaises contemporaines (AKITSU Ei, BABA Akiko, TAWARA Machi...).

Un « Tensaku sur deux tanka » de Sandrine Davin permet plus loin de prendre conscience du travail de réécriture à réaliser, à partir d'un premier jet, pour obtenir un tanka mieux abouti.

Puis, le thème de la nuit, sélectionné pour ce numéro, est illustré par 27 tanka, contre 16 sur un sujet libre. Parmi les coups de cœur, ces deux poèmes :

*Meurtrissure pourpre
dans le tendre du poignet –
l'ado aux yeux tristes
dès l'enfance chaque nuit
le grincement des marches...*

Jo(sette) Pellet

*Nous trinquons
leur Jubilé de diamant
maman et papa
en démences séparées
ne se reconnaissent plus*

Maxianne Berger

Ces tanka contemporains, de portée universelle, n'ont finalement pas d'âge. Leur force provient bien sûr des sujets brûlants mis en exergue, mais aussi des jeux d'opposition et d'implicite.

Quatre suite sentimentales ont été écrites par Alhama Garcia. Chaque mouvement se compose de sept tanka, qui libèrent deux voix chantant les délices et les tourments de la passion amoureuse.

*avant ta visite
ardente là de ta langue
de tes lèvres douces
en silence fais-moi vivre
jusqu'à ton gémissment*

La section « renga » célèbre encore le thème de la nuit, dans quatre enchaînements qui donnent, sur un ton grave ou plus léger, une idée de la variété du genre : *La nuit* (Jo(sette) Pellet, Nicolas Lemarin, Salvatore Tempo), *La nuit goutte à goutte* (Blandine Berne, Monique Mérabet, Françoise Ruffiot), *Juste après l'écluse*, ninjûin (André Cayrel, Franck Vasseur, Monique Junchat, Danièle Duteil), *Nuits bleues, nuits noires* (Jo(sette) Pellet et Isabelle Freihofer-Ypsilantis).

Le mot de la fin appartient à Marie-Dominique Crabières, auteure de *Paillages d'hiver*, (éditions du Tanka francophone), recensé brièvement par Armel Leclercq pour la revue *Contre-allée*.

Afin de sublimer la douceur du congé estival, il ne reste plus qu'à compléter son balluchon en y glissant la *Revue du Tanka francophone*...

LA VIE SUR LE SABLE de Gérard DUMON

Recension de *Sidonia Pojarlieva*

Nous sommes devant un livre dont le titre ***Trois pas sur le sable***¹ justifie complètement son contenu. Il s'agit de «Haïku et Poésies Brèves», comme nous signale l'auteur **Gérard Dumon**.

Je me sens parmi les haïjins privilégiés de la famille de la francophonie dans laquelle Gérard a pu «tisser de profonds et sincères liens d'amitié...» et qu'il la remercie aux pages initiales.

Le livre qui nous révèle un univers de «sable et eau» est riche d'une **Faune** que Dumon connaît parfaitement. Son œil curieux et son cœur plein de tendresse ne font que sentir l'âme des oiseaux du ciel au-dessus des **rivages** de mer ou des habitants maritimes sur la terre, à travers leur conduite.

*entre mer et nuages
le vol des cormorans
le jour s'éteint*

*surpris le héron
ne sait plus quoi faire
de son long cou*

ou

*l'ombre du marcheur
interrompt soudain la sieste
du petit lézard*

Le matin, le poète partant de la

*lueur de l'aube
chaque arbre prend sa place
premier café*

Il passe par la «pluie du printemps» pour arriver

*au crépuscule
l'arbre mort
se couvre d'étourneaux*

Par le Vent, associé à son imagination, l'auteur ressuscite même les «feuilles mortes», «un papillon mort» :

1Lagrange de Mercure - Edition et promotion du Patrimoine, © 2016 Gérard Dumon

*sentier des mûres
la brise fait battre les ailes
d'un papillon mort*

De cette façon Dumon rejette **la Mort**, bien qu'elle devienne une partie de **la Vie**.

Contemplant la **Nature**, l'auteur remarque que **le Silence**, où habite la faune est apparent :

*touffeur du jour
l'araignée d'eau patine
sur le silence*

Le haïkiste nous fait voir sa maîtrise d'observation attentive, ému par les mouvements des insectes, des oiseaux, des animaux, même de **la Lune**, devenue un être vivant à son regard, prenant part dans cette vie sur les rivages maritimes.

*soudain un plouf !
sur l'eau de l'étang la lune
se met à danser*

*le croissant de lune
fauche la dernière étoile
premier rayon*

Non seulement les rivages et ses habitants, la Lune aussi est liée à cette vie au bord de **la Mer**. Elle-même n'est qu'un protagoniste (comme la Nature, la Mort , la Vie...) en nombre de haïkus dans le livre de Gérard Dumon.

*lueur de l'aube
la mer cherche son horizon
et ses couleurs*

Les brumes, les marées basses sont toujours les associées de la mer...

Mais le grand **Amour** envers la Nature maritime se trouve concentré dans un haïku. La Nature – énigme de la Vie renouvelée qu'on ne dévoile pas facilement :

*chaque matin
accueillir simplement
la création du monde*

Un peintre, observateur sensible – l'auteur, continue à nous émerveiller par les beautés des paysages changeants des rivages : le «ballet des mouettes», «le bruit des vagues» qui déploient «leur écume en forme de «dentelles» sous «la

lumière» qui les «berce». Et à la «fin de tempête / lentement la mer redessine / son horizon» pour que nous conservions un souvenir inoubliable.

*crépuscule
la mer garde encore un peu
l'or du jour*

Enfin, le peintre-poète pénètre dans **le Monde des hommes**, toujours lié à la Mer, «le quai», «les bancs», «le parc», où «la brise marine s'égare / dans les chênes verts» et «surfe aussi sur les vagues / de coquelicots»

Les saisons de l'année nous font penser à l'universel.
Nous sentons

*humeur printanière
n'être plus qu'une particule
perdue dans l'univers*

(Ce haïku est traduit en italien et finnois, comme il y en a d'autres avec traduction en langues différentes.)

Nous contemplons dans le livre encore des taches colorées, mouvementées sur le beau tableau de la Nature : «les lilas en fleurs», le chat qui attrape la première mouche, «la fillette (qui) saute à la marelle», le vent du large qui «ferme les volets» des maisons,

*persiennes closes
seul un rai de lune caresse
la houle des draps*

Le jour vers l'école, le vent quotidien «passe les doigts / dans les mèches folles». En juin arrivent «les vacances d'été / retrouver les racines / pieds nus dans l'herbe».

Un nouveau protagoniste – le **Sable** sur la plage. Après l'école fermée, on s'adonne au repos : les bains de mer , «sur la corde à linge / trois générations», le pic-nic de toute la famille, la sieste au verger, le château de sable des enfants.

Et voici du petit bonhomme,

*première aventure
trois petits pas sur le sable
pour la couche culotte*

C'est le haïku qui a donné le titre du livre. Il peut s'identifier aussi à la structure du haïku, écrit sur le sable...

*l'été s'en va
à l'autre bout du monde
départ des touristes*

et fin des vacances...

La roue des activités des hommes, des oiseaux, des phénomènes naturels continue à tourner habituellement.

Le haïku d'un des classiques japonais, Natsumi Sôseki à la fin du livre sonne comme une synthèse philosophique embrassant la force vivifiante :

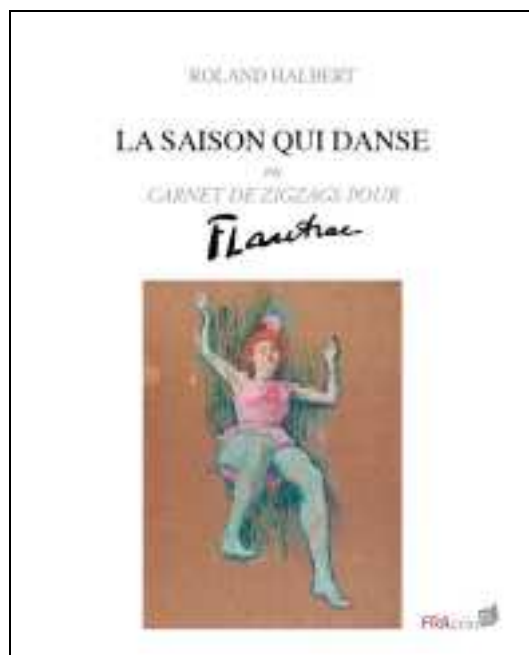
*sans savoir pourquoi
j'aime ce monde
où nous venons pour mourir*

Bien que le dernier mot puisse nous faire discuter la raison de notre existence sur la Terre (les opinions sont différentes), il ne nous reste que le grand sentiment **Amour** donnant l'espérance dans toute notre vie.

L'auteur, Gérard Dumon se décèle comme un bon peintre de la Nature et photographe d'idées perspicaces. Son style est vif et poétique. Dès ses premiers haïkus dans ce livre émouvant, il nous rappelle que tout est éphémère («l'arbre mort», «les feuilles mortes», «le papillon mort») mais... renaissant, plein de beauté et de vie.

Nous ne pouvons que saluer notre Ami pour cette œuvre d'art haïkiste qu'elle nous fait garder au cœur pour longtemps l'impression de ses idées et images réelles, poétiques, troublantes.





***La Saison qui danse ou Carnet de zigzags pour Lautrec* (éditions FRAAction, 2016) 25 €**

LA SAISON QUI DANSE

Roland HALBERT, qui a inventé la « *poésique* », *alliance modulante de poésie et de musique*, inaugure, me semble-t-il, la « *plastésique* », avec son ouvrage sur Henri de Toulouse-Lautrec, magnifique fusion d'art plastique et d'écriture poétique.

Les livres d'art rédigés par de savants historiens, superbement illustrés, ne manquent pas. Mais celui-ci renouvelle totalement le genre, parce qu'il tient à la fois de la biographie, du carnet de notes de lecture, de la poésie en prose et en vers, de la critique artistique, de la correspondance littéraire, et qu'il pulvérise tous ces domaines pour créer un texte d'une originalité radicale, baptisé « *haïbun* », *prose poétique rythmée par des haïkus*. L'angle nouveau du livre : aborder le japonisme de Lautrec à travers un haïbun. Toutefois, ce genre japonais est revisité, voire réinventé par l'auteur.

La recherche formelle est ici au service d'un sujet qui suscite une émotion profonde, le portrait d'un peintre, le tracé d'une vie bouleversante. Nous, lecteurs, sommes marqués au fer rouge par la souffrance que le poète nous fait partager, celle du handicap, celle de la laideur (quel destin, pour un artiste !)

Lautrec, silène disgracié de la nature : « J'ai une gueule à faire roter la lune ! »)

Celle de l'incompréhension familiale, de la bêtise des critiques, celle de la maladie, de la paralysie, de l'agonie, de la mort même. Sur l'acte de décès, Henri est considéré comme « sans profession », ultime déni de son statut et de son œuvre.

On pourrait croire l'ouvrage sombre, grinçant, sinistre. Il n'en est rien, car la descente aux enfers, côté face, est l'envers de la jouissance, côté pile. Toulouse-Lautrec a intensément vécu ses 36 années sur la terre, sans préjuger d'un possible prolongement céleste, parmi les *fleurs*

voilières du paradis, suggère l'écrivain. Roland HALBERT incite les lecteurs à suivre l'artiste dans toutes ses ivresses, gustatives, olfactives, sensuelles et sexuelles, à jouir de toutes ses découvertes, dansantes et musicales, liées à la nature et au spectacle du cirque, à la création, à la passion du dessin et des couleurs. Sa gourmandise nous ravit (Ô, *Chant du chocolat* !). La vigne est célébrée de somptueuse façon, l'alcool est évoqué de manière exaltante :

Le fond de l'air est à boire. Cul-sec ! Bouquet de couleurs en bouche... Régalez-vous !

Je soulignerai encore l'humour, et le plaisir de fréquenter les prostituées, *sulfureuses fleurs du Mal*, d'observer les lesbiennes, *leurs passions parallèles*.

L'ouvrage, d'une inépuisable richesse, nous fait voyager au Japon, un pays que le peintre n'a jamais parcouru, mais dont son art est imprégné... Magie du génie ! Rimbaud n'avait pas vu la mer lorsqu'il a écrit « Le Bateau ivre », préfiguration de sa destinée.

Un livre d'art, c'est du texte, certes, mais aussi, mais d'abord, de nombreuses images. Et là, surprise, stupeur même ! Roland HALBERT et son éditeur ont frappé un grand coup. Nous pensons connaître Lautrec ; l'affiche de Bruant, la silhouette de Jane Avril nous sont familières ; nous avons vu ses portraits de femmes, mais *La Saison qui danse* nous montre des reproductions singulières, inconnues du grand public et parfois des spécialistes : croquis d'animaux, esquisses de danseuses... Il faut saluer la quête de documents rares, dessins, photos, tableaux, qui révèlent des facettes inexplorées du talent de l'artiste. Qu'on se rassure, les aspects les plus célèbres du peintre ne sont pas oubliés, de poignantes figures féminines : *La Rousse au caraco blanc*, *la Buveuse* s'offrent à notre admiration.

C'est un bonheur absolu de lecture, et de contemplation.

Roland HALBERT a réussi un chef-d'œuvre. Il est quasi miraculeux qu'un ouvrage aussi documenté, d'une telle érudition, soit également d'une ineffable légèreté. De nombreux écrivains sont convoqués : Baudelaire, Zola, Proust, Nietzsche et bien d'autres ; beaucoup de peintres sont cités : Velázquez, Goya, le Greco, Rembrandt, Uccello, Carpaccio, Van Gogh... sans que cette profusion nuise à l'élan dansant de l'œuvre, à sa trajectoire fulgurante, en zigzags. Miracle d'équilibre entre l'exubérance littéraire et artistique du texte et la parfaite simplicité du haïku :

*Carré botanique –
Une abeille danse autour
d'un fauteuil roulant.*

Miracle d'une main extraordinairement véloce, celle d'Henri de Toulouse-Lautrec, dans un corps si peu mobile. Miracle de la trapéziste en couverture, on ne perçoit pas les fils qui retiennent sa chute, elle paraît suspendue dans le vide :

*Oiseau migrateur, Attends-moi, j'arrive !
je prends mon bagage d'âme...*

Marie-Noëlle HÔPITAL

"VERDUN 1916 Vues d'époque et d'aujourd'hui", recueil d'Haïkus d'un Poilu



Pour arriver jusqu'à ma peau
Les balles ne pourraient jamais
Se débrouiller dans mes lainages.

Le 29 mai dernier, Angela MERKEL et François HOLLANDE étaient présents en Meuse pour commémorer le Centenaire de la bataille de Verdun. À l'image de leur prédécesseur Helmut KOHL et François MITTERRAND en 1984, ils ont souhaité réaffirmer les liens d'amitiés qui unissent nos deux pays. Un moment historique médiatisé dans le monde entier et qui a résonné en faveur de la paix.

À cette occasion, la Ville de Verdun a souhaité immortaliser cet événement en offrant un cadeau rare, à la portée symbolique et universelle : un livre d'artiste illustrant les Haïkus de Julien VOCANCE, un Poilu qui a vécu les horreurs de la Première Guerre Mondiale.

Intitulé *"VERDUN 1916 - Vues d'époque et d'aujourd'hui"*, ce recueil tiré à 200 exemplaires numérotés comprend 12 gravures originales sur bois en 4 couleurs illustrant 12 Haïkus qui expriment les instants de guerre d'un soldat poète japonisant.

Célèbre durant ces années de conflit, Julien VOCANCE a utilisé la forme de cet art nippon pour partager en 3 vers ses pensées, ses états d'âme, ses impressions, ses fulgurances sur la vie et la mort...

Illustré par le graveur Michel BESNARD, cet ouvrage a été labellisé par la Mission du Centenaire de la Première Guerre Mondiale. Préfacé par la petite-fille du poète, il est disponible dès maintenant au prix de 490 € auprès de son éditeur À L'ART.

Qu'est-ce qu'un Haïku ?

Venue du Japon, il s'agit d'une forme poétique très codifiée. En à peine 3 vers, il exprime l'essence des choses. Découvert par l'Occident qu'au début du 20^{ème} siècle, il fut très apprécié notamment par Paul Éluard et Paul CLAUDEL et surtout par le mouvement DADA qui en fit un mode d'expression privilégié.

Julien VOCANCE est né Joseph SEGUIN le 5 mai 1878. Il est mort dans sa ville d'Annonay en 1954 après avoir insufflé à la poésie française un peu d'Extrême-Orient. C'est de Saint-Julien-Vocance, petit village ardéchois, qu'il a emprunté le nom, clin d'œil à Julien SOREL et signe d'attachement au terroir familial. Tant son père que sa mère étaient du pays. On se souvient des MONTGOLFIER, les créateurs de la montgolfière. On se souvient nettement moins des SEGUIN, famille paternelle qui s'enorgueillissait du grand-père, Marc SEGUIN, l'inventeur de la chaudière tubulaire. Julien VOCANCE lui-même ne sera pas resté les bras croisés : il sera l'un des tous premiers et probablement le principal haïjin français. Seulement, la guerre arrive et avec elle les tranchées, les meurtres et le sang. Le licencié en droit et en lettres Joseph SEGUIN, par ailleurs élève de l'École des Chartes, de l'École du Louvre et de l'École Libre des Sciences Politiques, est mobilisé. Par chance, il en réchappe. VOCANCE y perdra un œil mais sauvera sa peau. Du front, il rapporte Cent visions de guerre qui font références aux Cent vues du Fuji du peintre Hokusai.

Ses poèmes publiés dans La Grande Revue en mai 1916 sont éloquentes. Avec une grâce incomparable, il exprime l'imminent surgissement de l'horreur.

Michel BESNARD, ancien professeur d'art graphique à l'École Régionale des Beaux-Arts de Rouen et de Martinique, possède un rare ensemble de talents créatifs, de la typographie de caractères inédits d'imprimerie à la gravure sur bois polychrome en passant par la peinture, l'estampe et la sculpture. Voilà un artiste également fasciné par l'histoire de l'écriture et d'un exceptionnel brio en son travail de graveur sur bois où il transmet avec ferveur et faconde son univers graphique et chromatique par son choix efficace de couleurs successives, aux nuances précises et infinies. Partant de dessins sinueux et mystérieux, Michel BESNARD fait ainsi éclore un univers fantastique et narratif qui prend sa source dans ce que l'art a de plus évocateur, sans oublier ses statues de papier rigidifié, pleines de saveur dont l'aboutissement en bronze est tout bonnement étonnant.

<http://les.besnardttypo.pagesperso-orange.fr>

Pour en savoir plus :

www.julien-vocance.com

Editeur et contact presse :

À L'ART

2 chemin du mont Miré

76113 HAUTOT sur SEINE

Tél.: 06.08.23.06.53

Courriel :

contact@julien-vocance.com



Un trou d'obus
Dans son eau
Il gardé tout le ciel.

Festival de haïku francophone 2016

A Québec, du 13 au 16 octobre : **complet**.

Nouveau site de Australian haiku society :

We would like to encourage poets to visit and follow our new site at:

<https://australianhaikusociety.org>

With every best wish in haiku friendship,

Vanessa Proctor, President, Australian Haiku Society

Juxtapositions (pour les anglophones)

Good Morning, All:

I hope you are enjoying your summer (and that it is some kind of break for you). And that you are staying cool.

The Haiku Foundation is working toward its 3rd year of publication of *Juxtapositions*, our scholarly journal, and is seeking not only new contributions, but also new contributors. We are hoping that you, as an active participant in both the haiku and academic communities, might help us. We would be delighted, of course, if you had something you would care to publish with us, but even if not, you could aid us immeasurably by passing on the information that follows to your network of graduate students, professional organizations, colleagues and contacts. Our reading period runs from the present until mid-December, though of course earlier is always better. Thank you in advance for considering this request, and for helping us in our service to haiku, and, especially, haiku scholarship.

Thanks again, and take care.

Jim Kacian

Founder and President, The Haiku Foundation

*

Juxtapositions, the first journal to be dedicated exclusively to the scholarship and research of world haiku, and allied fields, seeks the submission of scholarly papers from reputable authors for its upcoming third issue of the journal. As long as haiku remains the central unifying theme of the paper, we welcome articles from any discipline where this poetry has made an indelible impact. Authors can find the submission guidelines [here](http://www.thehaikufoundation.org/juxta/submission-guidelines/) and copies of prior journal issues at this site: <http://www.thehaikufoundation.org/juxta/all-issues/>

Éditions Le promeneur des ondées
jeandorval@hotmail.com

Ploc; la Lettre du haïku

© 2016, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs

Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.

Illustration de couverture © Dominique Chipot

Diffusion à 1250 exemplaires.



Dépôt légal : Août 2016
ISSN revue en ligne : 2101-8103

Gratuit



Directeur de publication : Sam Cannarozzi